

**Christophe Prochasson. *François Furet : les chemins de la mélancolie*, Paris, Stock, 2013, 558 p.**

**Éric Bédard**

---

Volume 13, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025984ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025984ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

**ISSN**

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Bédard, É. (2013). Review of [Christophe Prochasson. *François Furet : les chemins de la mélancolie*, Paris, Stock, 2013, 558 p.] *Mens*, 13(2), 101–105.  
<https://doi.org/10.7202/1025984ar>

## Comptes rendus

**Christophe Prochasson. *François Furet : les chemins de la mélancolie*, Paris, Stock, 2013, 558 p.**

Moins de vingt ans après sa disparition, François Furet (1927-1997) a déjà trouvé son biographe. Bien connu pour ses travaux sur la gauche française, Christophe Prochasson donne à voir la trajectoire atypique d'un intellectuel qui mit ses contemporains en garde contre les passions révolutionnaires. Membre actif du Parti communiste durant sa prime jeunesse, marié à une militante, lecteur boulimique de la littérature du Mouvement, Furet vécut à fond cette passion enivrante, comme du reste la plupart des historiens de sa génération formés par Fernand Braudel ou Ernest Labrousse. Sorti en douce du Parti à la fin des années 1950, Furet amorce un long cheminement intellectuel qui l'amènera à analyser les ressorts historiques, philosophiques et psychologiques de cette passion. Comme il l'expliquait lui-même en 1995, lors de la sortie de son *magnum opus* *Le passé d'une illusion* : « Il me semble que, lorsque l'on a fait une erreur politique de cette taille, on est obligé, surtout si l'on est un intellectuel, de réfléchir aux conditions dans lesquelles on a été amené à partager cette illusion » (cité p. 61). Selon Prochasson, les « engagements historiographiques » de Furet s'expliqueraient en grande partie par la « métamorphose d'une sensibilité militante rentrée » (p. 77). C'est du moins le fil conducteur de ce livre qui, dans la première partie, présente et analyse le travail proprement historiographique de Furet alors que la seconde décortique sa sensibilité idéologique et montre son impressionnant rayonnement international et médiatique.

Furet se consacra d'abord à l'étude de la Révolution française, un champ de recherche alors dominé par l'historien Albert Soboul et quelques intellectuels du Parti communiste français. Comme le

montre bien Prochasson, qui s'inspire ici d'un témoignage de Mona Ozouf, la principale contribution de Furet fut de s'être dépris d'une relation émotionnelle à l'événement et d'avoir déconstruit l'explication téléologique et monocausale de la « révolution bourgeoise ». N'allant pas, à la manière des réactionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à maudire la Révolution, il ne croyait pas non plus nécessaire d'y adhérer complètement pour l'étudier. « La Révolution pour la comprendre, il faut l'aimer », avait un jour déclaré l'historien Alphonse Aulard : une « phrase sottise », selon Furet (p. 87). Au travers de ses analyses de l'événement, que l'on retrouve notamment dans l'essai-choc *Penser la Révolution française* (1978), on observe un rejet féroce de tout déterminisme, qu'il considérait comme l'une des plaies de la lecture « jacobino-marxiste » de l'histoire et du structuralisme. À la suite de Raymond Aron, collègue inspirant de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il considérait que la mission de l'historien était de « conjurer l'illusion rétrospective de la nécessité » et d'ainsi « réintroduire dans l'étude du passé la part des circonstances et de l'invention humaine » (cité p. 287). En toute logique, et ce, même s'il avait été formé par l'école des Annales, Furet allait donc renouer avec une histoire politique qui, bien qu'informée par les grandes mutations économiques et sociales, conserverait sa propre autonomie.

Si François Furet réhabilita le politique, il n'entendait pas rompre complètement avec l'héritage des Annales. Comme ses maîtres, il continua de croire que l'historien devait se consacrer à un « problème », non se contenter d'être un chroniqueur d'événements. Ce qu'il reprochait aux historiens plus traditionnels de la nation, c'était justement d'ignorer les idées générales. Dans *L'atelier de l'histoire* (1982), Furet distinguait de manière un peu carrée « l'histoire-problème » de « l'histoire-récit ». Comme en fait foi une entrevue qu'accorda Furet à ses collègues de l'EHESS en janvier 1994<sup>1</sup>, tout indique qu'il évolua

---

<sup>1</sup> Excellente entrevue, divisée en 14 parties d'une dizaine de minutes chacune, disponible sur le Web : <http://www.youtube.com/watch?v=5qMfbQU4hF0>.

sur cette question. Sa grande synthèse sur l'histoire de la Révolution française publiée lors des fêtes du bicentenaire offrait au lecteur un récit vivant et relativement traditionnel qui fourmillait de portraits et d'anecdotes révélatrices. Prochasson, qui a consulté les manuscrits de l'auteur, montre que Furet n'était « pas l'homme du premier jet », que l'écriture était pour lui « l'un des aspects majeurs de sa tâche », que l'histoire en somme était une « entreprise littéraire » (p. 267-268). Au final, Furet ne semble pas avoir eu de position épistémologique très développée. Il écrivit peu de textes sur les aspects théoriques de la discipline et s'impliqua peu dans les débats qui opposèrent les tenants de l'histoire sociale à ceux de l'histoire politique. Selon Prochasson, la posture de Furet sur ces questions relevait d'un « relativisme épistémologique » (p. 284). « Il ne me semble pas possible d'avoir une doctrine normative sur la manière d'écrire l'histoire », écrivait-il à un collègue en 1983 (cité p. 276).

Fidèle à l'héritage des Annales, il ne voulut pas rompre avec les sciences sociales non plus. Dans l'ensemble cependant, si l'on excepte ses travaux sur l'alphabétisation dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, il fut beaucoup plus intéressé par les idées politiques et philosophiques que par les méthodes quantitatives d'une sociologie empiriste. Normal puisqu'à ses yeux, la passion révolutionnaire révélait moins les manœuvres intéressées d'une classe sociale qu'elle ne témoignait d'un regard neuf sur l'histoire et la politique. C'est la grande aspiration moderne à l'égalité qui fut à l'œuvre en 1789 comme en 1917, selon Furet. Cette passion pour l'égalité donnait un sens à l'histoire et devenait le moteur d'une grande espérance autant qu'un programme d'action. Cette intuition forte, il la devait en grande partie à Alexis de Tocqueville, l'un des pères de la sociologie moderne, qu'avec d'autres intellectuels de sa génération (ex. Pierre Manent, Marcel Gauchet, Pierre Rosenvallon) il contribua à faire redécouvrir. Prochasson croit également que Furet se reconnut dans le parcours de cet « être tout à la fois pleinement intégré dans le monde des élites de son temps », mais en même temps soucieux de « marquer sa différence en affichant une liberté intellectuelle sans limites » (p. 166). Il lut et fréquenta

toute sa vie les intellectuels, les historiens et les penseurs qui enracinèrent leur lecture de l'histoire dans les grandes interrogations du présent, qui cherchèrent dans le passé des filiations, des explications, une genèse. Il lut attentivement Edgar Quinet et Karl Marx, Edmund Burke et Jean Jaurès, dialogua de son vivant avec Ernst Nolte, l'historien controversé du totalitarisme, et avec le philosophe Paul Ricœur avec qui il préparait un ouvrage avant de mourir subitement en 1997.

Souvent classé à droite par les historiens marxisants dont il contestait les thèses, Furet se laissa difficilement confiner dans un camp. Hostile au gaullisme – à ses yeux, un bonapartisme de « la décadence » (cité p. 383) –, il n'adhérait pas non plus complètement à la société libérale de son temps marquée, selon lui, par « le retrait des individus dans l'étroitesse de la vie privée, l'absence de substance spirituelle du monde de l'argent, l'hédonisme échevelé, le relativisme intellectuel » (cité p. 377). Devant les aspirations de la gauche, il se montra également sceptique. « Je crois qu'il y a dans la démocratie moderne quelque chose de désespérément abstrait avec lequel il faut vivre, explique-t-il devant un parterre de philosophes français en 1989 : le fait que nous vivons dans le monde de l'égalité alors que nous sommes tous inégaux est une idée avec laquelle il nous faut vivre, je la crois d'ailleurs noble et belle, mais je ne crois pas qu'on puisse résoudre cette tension, inséparable de la démocratie moderne entre l'affirmation de l'égalité et les conditions concrètes de l'inégalité. On peut la réduire, mais non la supprimer, sauf à supprimer la liberté » (cité p. 345). Ce que proposait Furet, c'est une adhésion lucide à la démocratie libérale. Ce régime de libertés était préférable aux autres propositions de la modernité qui, pour accoucher de l'utopie égalitaire, asservissaient les hommes. Il était cependant pleinement conscient que, dans ce régime libéral, l'aspiration à l'égalité ne serait jamais totalement comblée, d'où sa mélancolie, concept clé pour comprendre les grandes questions qui travaillèrent l'œuvre ambitieuse de cet historien, selon Prochasson.

Cet ouvrage est davantage une monographie d'histoire intellectuelle qu'une biographie à l'américaine. Si Prochasson a consulté

les archives personnelles de Furet, il traite peu de sa vie privée, sauf pour rappeler ce que l'historien avait lui-même confié lors d'entrevues. On apprend que Furet perdit ses parents très jeune, qu'atteint de tuberculose il fut alité de 1950 à 1954, qu'il épousa trois femmes avec qui il eut deux enfants. « Je préfère la passion amoureuse à la passion politique », admit-il lors d'une entrevue radiophonique. Historien des idées plutôt que sociologue des connaissances, Prochasson ne s'intéresse pas aux divers réseaux entretenus par Furet, aux rivalités académiques ou aux luttes de pouvoir internes à l'université. L'aurait-il fait qu'on aurait peut-être mieux compris pourquoi ses idées en vinrent à rayonner à ce point, surtout à l'extérieur de l'université. Cela dit, il montre bien le souci de Furet pour le grand public, son talent dans les médias, sa facilité à communiquer au plus grand nombre. Plus passeur que vulgarisateur, Furet croyait qu'il était possible « d'énoncer clairement et élégamment les résultats de la recherche historique, sans renoncer à une rigueur fondée plus objectivement. L'histoire a son vocabulaire, elle n'a pas besoin de son jargon » (cité p. 485). Seule lacune notable dans cet ouvrage instructif, on n'y trouve aucune bibliographie complète des ouvrages et articles de François Furet ni des études portant sur son œuvre.

— *Éric Bédard*  
TÉLUQ

**Germain Lacasse, Johanne Massé et Bethsabée Poirier.**  
*Le diable en ville : Alexandre Silvio et l'émergence de la modernité populaire au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2012, 299 p.

Cet ouvrage d'histoire culturelle permet de découvrir la figure méconnue du bonimenteur, cette personne qui avait pour tâche, aux premières années du cinéma, de lire, de traduire ou de bonifier les intertitres qui facilitaient la compréhension des films muets. Comme l'expliquent les auteurs, c'est une figure qui a généralement eu une présence plus importante et durable dans les communautés